



# La MUSIQUE Aliment spirituel

DILETTANTES  
par Moreau de Tours

Il n'y a pas très longtemps, que l'Université a entrebaillé, timidement d'abord plus largement ensuite, ses programmes à l'enseignement des Beaux-Arts.

Pendant tout le siècle dernier, en effet, alors que l'idée de l'influence bienfaisante des arts sur la vie individuelle et collective des hommes (idée reprise et développée magnifiquement par les romantiques), faisait lentement son chemin dans les esprits, les éducateurs continuaient à interdire à la musique et aux arts plastiques l'entrée de l'école, du collège, du lycée — voire de la faculté.

J'entends bien: quelques vagues leçons de solfège, quelques indications survenues au hasard d'un cours ou d'une leçon ne constituaient pas un enseignement, c'est-à-dire une préparation à comprendre et à aimer. Par ailleurs, les écoles de beaux-arts et de musique demeuraient trop souvent (demeurent encore parfois!) des institutions de pure technique, où l'on fabriquait des artisans à vues limitées, des exécutants sans culture profonde et sans intelligence générale. Et, par suite, la compréhension des beaux-arts n'était, trop souvent, accessible qu'à de petites élites dont les efforts de rayonnement se brisaient aux murs épais de l'ignorance et de l'inaction. Pendant ce temps, pourtant, notre pays voyait, avec le romantisme et à sa suite, s'épanouir une floraison admirable, dans tous les domaines artistiques: musique, peinture, sculpture. Jusque là, nous avons été surtout riches en grands intellectuels: le dix-neuvième siècle français s'orne d'une couronne magnifique de grands artistes. Comment répandre sur les jeunes esprits toutes les mannes bienfaisantes dont nous a enrichis leur génie — comment modifier, au mépris des routines, le rythme des enseignements et amener les hommes à cette idée féconde et haute: l'activité humaine doit, en même temps qu'elle s'applique aux besognes de réalité et aux travaux de l'esprit, tendre à la recherche constante de la beauté sous ses diverses formes, ce qui est la fin suprême de l'art?

Le problème était — et reste encore — double: il fallait d'une part trouver des hommes ayant une foi agissante au service de l'idéal des arts, et d'autre part aussi s'assurer les ressources matérielles permettant de mettre à leur disposition des moyens d'action efficients. Or, pour le premier point, la partie peut être considérée dès à présent comme gagnée: mais, en ce qui concerne le second, que

d'efforts à faire encore, et pour lesquels toutes les bonnes volontés doivent être incessamment sollicitées!

Voyons d'abord ce qui a été fait. Les initiatives isolées d'enseignement des beaux-arts se sont peu à peu multipliées: des chaires de Facultés — trop rares encore! — ont été créées; enfin, des cours se sont institués: tant et si bien qu'en 1925, les programmes officiels d'enseignement ont fait une place à l'histoire des beaux arts et à l'histoire de la musique, ce qui constituait une victoire sérieuse. En même temps, les inspecteurs de l'enseignement musical et de l'enseignement des beaux-arts s'appliquaient à développer chez les maîtres qu'ils inspectaient un sentiment élevé de l'art, et les incitaient à ne plus seulement fabriquer des élèves comme « en série », mais bien à développer en chacun d'eux une possibilité de s'épanouir et, par suite, d'épanouir les autres. En un ordre d'idées parallèle, un groupement comme « l'Art à l'École » transformait peu à peu le décor scolaire, embellissant et éclairant les salles de classes, en les peuplant de claires estampes, de reproductions de chef-d'œuvres, de portraits caractéristiques des grands artistes. Petit à petit, l'évolution se précisait — lente, certes, retardée par trop de difficultés et d'embûches, mais irrésistible. Il fallait d'abord bien se convaincre de cette idée neuve, mais essentielle: un homme n'a pas le droit d'ignorer les grandes œuvres d'art, arts plastiques, ou musique, — pas plus qu'il ne lui est permis d'ignorer les grandes œuvres littéraires. Un homme vraiment cultivé doit savoir ce que sont Bach, Watteau, Berlioz, Rodin: et de la connaissance de leur génie découleront, pour lui et pour ceux qui l'entourent, des joies illimitées. Je ne prétends médire d'aucun enseignement, mais en vérité, combien il est plus précieuse à l'esprit et au cœur d'un jeune homme de s'ouvrir au grand soleil de l'art que de se dessécher au contact de trop de formules livresques.

Au cours de ces dernières années, fort heureusement, les progrès de la question ont été rapides: elle ne sera cependant tout à fait résolue, et notamment dans le domaine de la musique, que lorsque la deuxième partie du problème, celle qui concerne les ressources matérielles, aura avancé d'autant. Et d'ailleurs le gouvernement s'est si bien rendu compte de tout cela qu'il a institué, il y a six ans déjà, une vaste commission destinée à mettre au point l'enseignement de la musique et de

l'histoire de la musique en France. Elle comprend tous ceux qui — auteurs, compositeurs, exécutants notoires, critiques — jouent un rôle actif dans le mouvement musical: elle a surtout eu pour secrétaire général un grand érudit doublé d'un apôtre: l'admirable Charles L'Hôpital, si prématurément enlevé à notre affection fervente voici quelques mois et dont je tiens à me proclamer en ce domaine le disciple passionné, désireux de servir de tout mon cœur et en tous les cas son exemple magnifique et sa mémoire impérissable; j'ai d'ailleurs voulu offrir aux Etablissements secondaires de l'arrondissement de Haguenau l'ensemble des travaux de celui qui fut le premier Inspecteur général des Etudes musicales en France, de ce Lorrain inspiré qui sacrifia jusqu'à sa vie au plus bel idéal qui fût. Son rapport magistral reste la charte de tout l'effort entrepris: et, entre autres services essentiels, il a été le premier à indiquer quel instrument de travail incomparable était devenu le phonographe, auquel il ouvrit les portes de l'enseignement. Il pensait de même du cinéma, il indiquait avec force ce qu'apporterait à l'instruction l'admirable union des machines de projection et des machines parlantes. Et encore ceci n'est-il qu'un point, capital, il est vrai, de ces nécessités matérielles dont je vous parlais tout à l'heure. Encouragez de toutes façons les maîtres se vouant à cet enseignement; améliorez les locaux, créez des bibliothèques; grâce à l'état d'esprit bienfaisant ainsi obtenu, donnez dans chaque cité à tout ce qui touche à l'art la place essentielle que certains lui ont trop longtemps contestée. Faites peu à peu la communion des cœurs sous le signe de la beauté; et ne croyez pas que, ce faisant, vous aurez perdu en vains songes ces deux choses précieuses qui sont le temps et l'argent: bien au contraire! L'ardeur vitale est aussi réelle et bienfaisante dans le rythme d'une symphonie que dans l'activité d'une usine: seulement elle est sublimée dans le premier cas par ce souffle mystérieux: l'inspiration artistique. Et l'homme qui a gagné à l'usine la nourriture de son corps jouira puissamment en écoutant la symphonie, nourriture bienfaisante de l'âme. Et puis, plus l'art sera compris et admiré dans le monde, comme deux de ses caractères essentiels sont le désintéressement et la générosité, plus la part de la bonté deviendra grande — et, par contre-coup tendra à réduire les conflits égoïstes et les actions mauvaises.

Jacques FESCHOTTE